



**HAL**  
open science

## Genèse des textes, genèse des scripteurs : regards sur la langue dans l'écriture.

Claire Doquet

### ► To cite this version:

Claire Doquet. Genèse des textes, genèse des scripteurs : regards sur la langue dans l'écriture.. Annie Piolat. Ecriture : approches en sciences cognitives., Presses de l'Université de Provence, pp.233-250, 2004. halshs-00916068

**HAL Id: halshs-00916068**

**<https://shs.hal.science/halshs-00916068>**

Submitted on 9 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claire Doquet-Lacoste  
IUFM d'Aquitaine  
Equipes RES/Syled, Université de Paris 3  
et « Manuscrits et linguistique », Item CNRS

Article paru in Piolat, A. (éd.) (2004),  
*Ecriture et sciences cognitives*, Presses de l'Université de Provence.

### **Genèse des textes, genèse des scripteurs : regards sur la langue dans l'écriture.**

Le regard de la linguistique énonciative (Fuchs, 1981) sur la production langagière a ceci de spécifique qu'il s'accroche résolument aux formes produites pour les analyser grâce à un système interprétatif qui demeure circonscrit à la langue et à son actualisation en discours. Ainsi pensée, l'écriture sort des cadres strictement communicationnels qui servent de balises dans bien des analyses de productions d'élèves. Ce qui est en jeu, ce sont les formes langagières de l'énonciation, c'est le sujet en tant qu'il énonce du langage. C'est de l'analyse des formes que partent les inférences – toujours hypothétiques et irréductiblement individuelles – quant aux intentions et effets du discours. Les recherches présentées ici sont des tentatives d'analyser, dans le cadre de la linguistique énonciative, l'activité de l'écriture, à partir des traces graphiques qu'elle laisse sur le papier ou sur l'écran d'un ordinateur. Activité d'écriture, car c'est bien de l'écriture en acte qu'il s'agit et non de son résultat, le texte final. Analyse linguistique, car c'est au système de la langue que sont ramenées les opérations constitutives de chaque écriture individuelle. Cette analyse en tension entre la langue et des discours permet de s'interroger sur la possibilité de généraliser les observations effectuées, et sur leurs transferts possibles d'un genre discursif à un autre. Quels points communs existe-t-il dans l'activité de production de textes littéraires et scolaires ? Peut-on parler de l'écriture comme d'une activité globale qui se décline en cas particuliers en fonction du champ dans lequel est produit le texte ? Y a-t-il étanchéité entre les pratiques littéraires et les pratiques scolaires ? Que disent les traces de la constitution du texte qui préoccupent les généticiens, d'une autre constitution, celle du sujet scripteur ?

Ces questions ne recevront pas ici de réponse définitive. Ce sont plutôt des directions d'investigations que cet article cherche à ouvrir, à travers la présentation de trois approches génétiques à travers lesquelles on percevra une filiation théorique et méthodologique : l'étude de manuscrits littéraires, de brouillons d'écoliers et de « films » d'écriture sur traitement de texte.

#### **1. Ancrage théorique et méthodologique : la génétique textuelle**

Développée en France dans les années 1970, rendue visible pour le grand public à partir de 1990 avec la publication d'ouvrages richement illustrés consacrés à l'écriture de chefs-d'œuvres de la littérature (Hay, 1993), la critique génétique est un mode nouveau d'analyse des œuvres littéraires. Nouveau par ses méthodes qui tentent de reconstituer, non le meilleur texte possible, mais les possibles du texte. Nouveau par son positionnement dans le champ critique, qui redonne au sujet écrivant la place dont le structuralisme l'avait dépossédé.

Nouveau par ses outils d'analyse, dont certains font entrer la linguistique énonciative dans l'approche de la littérature.

### 1.1. « *Le texte n'existe pas* » ( Hay, 1985) : invention de la critique génétique

Analyser l'écriture a toujours été une préoccupation de la critique, mais elle le faisait le plus souvent dans le but de (re)produire le texte le plus abouti possible. Les éditions critiques consacrent, pour chaque œuvre, quantité de notes aux variantes glanées dans telle ou telle édition, l'éditeur du texte se réservant la liberté de choisir une variante en fonction de ce qu'il pense être le meilleur du texte. Le philologue, quant à lui, cherche à établir le « vrai » texte, celui que l'auteur a remis à l'éditeur, celui qui est vierge de toute intervention extérieure. Devant plusieurs états imprimés d'un même texte, il recense les énoncés non identiques d'un état à l'autre, les variantes, et se demande, en fonction de ce qu'il sait des habitudes de l'auteur, laquelle a des chances d'être originelle. En cela, la philologie s'intéresse à l'écriture, elle travaille sur les reformulations, mais c'est dans le but d'établir le meilleur texte possible. Ce qui intéresse le philologue, ce n'est pas l'activité même de reformulation, d'ajustement, d'approches successives de l'énoncé finalement choisi, c'est cet énoncé même : le résultat plutôt que sa production. A travers la notion de *variante*, la philologie postule l'existence d'un texte idéalement parfait. Toute autre est la vocation de la critique génétique : le travail des généticiens montre que

*"Les diverses étapes de retours sur du déjà écrit ne s'inscrivent pas sur une ligne droite qui conduirait sans faille vers l'idéal du texte définitif. La vision téléologique d'une avancée de l'écriture vers l'achèvement, c'est-à-dire vers la perfection, est contredite par les manuscrits eux-mêmes."* (Grésillon, 1990, p. 32)

Ce constat conduit à s'interroger sur les manuscrits comme traces de possibles que l'écriture n'a finalement pas concrétisés dans le texte final : "*il s'agit de comprendre une œuvre par son histoire et non plus par son seul aboutissement*" (Hay, 1989, p. 14). Le manuscrit est alors perçu comme le reflet d'un cheminement intellectuel dont chaque bifurcation est susceptible de mener ailleurs qu'au texte finalement produit : évoquant la genèse du poème « Liberté », à propos duquel Eluard déclara que son intention première était de l'offrir à la femme qu'il aimait (le poème devait se terminer par son prénom) et que ce mot, *liberté*, s'était imposé en cours d'écriture, Hay (2002) remarque que

*« la première pensée du poème était l'un de ses possibles, sans se trouver pour autant annulée par sa forme finale. Autrement dit : l'écriture ne vient pas se consumer dans l'écrit. Peut-être faudrait-il tenter de penser le texte comme un possible nécessaire, nécessaire par l'exigence d'une forme, possible par ses autres incarnations. Ce sont ces possibles qui demeurent toujours présents derrière et au sein même de la forme choisie et qui constituent comme une troisième dimension du texte. »* (p. 58 ; je souligne)

Attentive aux possibles qu'ouvrent tous les moments de l'élaboration du texte, la lecture génétique s'efforce donc de n'être pas orientée par la connaissance du texte final. Ainsi, c'est l'écriture elle-même qui devient le centre d'intérêt, permettant à Debray-Genette (1982) d'émettre « *l'idée d'une poétique spécifique des manuscrits, où la notion d'écriture serait plus opératoire que celle de texte* » (p. 168).

C'est donc clairement un nouvel objet qu'a posé, et que ne cesse de poser, la critique génétique. Sa focalisation sur l'écriture comme mouvement, acte indissociable de celui qui l'accomplit, explique, après la mise en cause de la philologie, celle du structuralisme.

### 1.2. L'activité d'écriture : l'écrivain redécouvert

En considérant toutes les tentatives de l'écrivain (supprimées comme conservées) comme des possibles textuels, l'analyse génétique ouvre des perspectives multiples où la variation prime sur le figement, le processus, sur le résultat. Tout élément présent sur un manuscrit est considéré comme ayant fait partie, à un certain moment, du texte, et à ce titre, même s'il n'a pas été conservé, il a joué un rôle dans l'élaboration du texte final : "*ce qui a été écrit n'est pas plus prestigieux ni révélateur ni moins significatif d'avoir été barré ou biffé*" (Bellemin-Noël, 1982, p. 63). Pour la critique génétique, le texte est à tous les moments de son écriture un objet sur lequel s'appuie l'auteur pour continuer d'écrire, sans que le texte final ait d'autre valeur que celle que lui confère le fait d'avoir constitué, à un certain moment et peut-être provisoirement, un objet dont son auteur (par nécessité ou par lassitude peut-être) a accepté la publication :

*"Qui peut encore ignorer que la décision de l'auteur de remettre son manuscrit à l'éditeur est parfois dictée par des contraintes matérielles qui n'ont rien à voir avec un état idéal enfin réalisé ?"* (Grésillon, 1990, p. 32).

Pour autant, on ne nie pas l'importance du texte final. La critique génétique adjoint aux textes, pour mieux les lire, ce que Hay (1985) a appelé leur « *troisième dimension* » : « *l'épaisseur de leur devenir* » (Grésillon, 1994, p. 209). Dès lors, l'intérêt axé sur l'activité se porte sur l'auteur au travail, les manuscrits donnant lieu à une double approche :

- décryptage de l'ensemble des traces des opérations d'écriture visant à décrire précisément le processus qui a conduit à l'élaboration d'un texte ;
- interprétation de ce processus, pour laquelle on cherche à « *remonter de ces opérations jusqu'à la dynamique qui les met en mouvement : pulsions de l'affectif, représentations de l'imaginaire, effets du langage sur le rythme* » (Hay, 2002, p. 50). Ces « pulsions de l'affectif » et « représentations de l'imaginaire » sont inférées par le chercheur à l'aide des traces que constituent, les mots, mais aussi les éléments non linguistiques de l'écriture : épaisseur et nervosité du trait, surcharge des ratures ou au contraire biffure d'un seul trait sont autant d'indicateurs du rapport de l'auteur à son écriture.

Le regard de la critique génétique sur l'écriture est une tentative d'aborder de front toutes ses dimensions, toutes ses incertitudes aussi, en postulant, au contraire de la critique structuraliste, la non-clôture. Cette non-clôture est spatiale, puisqu'un manuscrit n'est potentiellement jamais fini, et qu'au sens le plus matériel il est toujours possible de franchir les limites de la feuille en ajoutant des feuillets annexes dont les paperolles proustiennes sont peut-être l'exemple le plus fameux. Cette non-clôture est temporelle, puisque les traces de l'écriture ne sont pas toujours le fruit d'actes contigus mais que parfois des mois, des années les séparent. Enfin, cette non-clôture est constitutive de l'objet d'étude, puisque le texte n'est en aucun cas envisagé pour lui-même mais dans sa dynamique scripturale, en regard de son auteur, des conditions sociales et historiques de son écriture et du langage qui lui donne corps.

### **1.3. Vers des mécanismes généraux de l'écriture : l'approche linguistique**

La critique littéraire porte traditionnellement sur un écrivain, voire une œuvre. L'étude de l'écriture elle-même, à travers les manuscrits d'écrivains, a conduit à s'interroger sur la possibilité de généraliser certains constats qui deviendraient alors des constantes de l'écriture. Dans cette perspective, certains généticiens se consacrent, soit à l'étude d'extraits de manuscrits d'auteurs variés dans lesquels ils observent des constantes scripturales, soit à une théorisation de la génétique textuelle qui, passant par l'étude de l'auteur dont ils demeurent spécialistes, a des résonances sur la discipline tout entière. Il ne s'agit pas de présupposer des

mécanismes et d'explorer un corpus large pour les vérifier mais d'observer, dans la confrontation permanente et serrée au matériau langagier, des phénomènes qui, s'ils sont récurrents d'un écrivain à l'autre, pourront être considérés comme participant de l'écriture littéraire. C'est la revendication explicite de généticiens linguistes que de poser, à travers l'étude de l'écriture d'un *incipit* flaubertien, « *des questions qui peuvent prétendre à une certaine généralité en matière de production textuelle* » (Fuchs, Grésillon, & Lebrave, 1991 ; p. 30). On se donne alors pour tâche d'observer, avec « *la rigueur incontestée de la linguistique au sens strict* » (Grésillon, 1989, p. 178), les manuscrits d'écrivains comme traces de certains faits inhérents à toute écriture :

*"Chez beaucoup d'écrivains, on rencontre dans "le premier jet" des termes assez généraux, des sortes d'archilèxèmes, qui lors de la réécriture sont remplacés par des termes plus précis, plus ajustés au contexte ou plus recherchés. [...] Mais ce principe, à un degré évidemment moindre, se rencontre aussi dans des brouillons d'écoliers. Et tout scripteur - vous ou moi ou un autre - avouera qu'il lui est arrivé de remplacer "la grande voûte du ciel" par "la voûte immense du ciel", pour citer un exemple de Flaubert. Conclusion ? Le procédé relève d'un mécanisme général de l'écriture : le scripteur met progressivement en place la maîtrise de la combinatoire lexicale que lui offre la structure de la langue." (Grésillon, 1990, p. 34 ; je souligne)*

Cette conception de l'écriture comme une activité polymorphe dont le versant littéraire manifeste de façon paroxystique certains aspects mais dont d'autres versants, ceux que l'on assimile à l'écriture ordinaire, ne sont pas d'une autre nature et méritent aussi l'observation, a conduit à forger des outils d'investigation applicables à toute écriture :

- tout manuscrit est analysable comme le résultat d'une suite de substitutions qui sont : des ajouts, des suppressions, des remplacements et des déplacements ;
- la notion de substitution n'est pas symétrique mais nécessairement orientée par la chronologie de l'écriture, déterminante pour la mise au jour du processus ;
- les catégories de substitutions, que les manuscrits ne permettent d'envisager que comme des modifications apportées à un texte initial, sont déterminées à l'aide de leurs traces graphiques : ratures proprement dites et ajouts en marge, en interligne, etc. Ces traces permettent d'inférer qu'une substitution a été effectuée immédiatement après l'inscription du segment sur lequel elle porte, ou bien non immédiatement.

Cette approche vise à éclairer l'écriture du point de vue de la mise en jeu qu'elle fait de la langue. Le travail d'un auteur est caractérisé à travers les constantes linguistiques que les substitutions permettent de repérer. Il s'agit de construire, au plan du sens, une cohérence explicative de la succession des substitutions qui retrace le mouvement de l'écriture. Pour cette construction, les généticiens s'appuient sur une approche énonciative du langage qui permet d'englober les différentes dimensions de l'écriture en continuant de privilégier "*la production sur le produit*", le "*multiple sur l'unique*", "*la genèse sur la structure*", le "*dynamique sur le statique*", "*l'énonciation sur l'énoncé*" (Grésillon, 1994, p. 7).

Ce qui se joue dans l'écriture et dont les manuscrits comportent la trace, c'est le rapport de l'énonciateur au matériau auquel il se confronte, la langue. De ce fait, chaque variante est envisagée, non isolément, mais en relation avec son contexte : état du texte au moment où elle intervient, activité de l'auteur, effet produit par la variante sur le texte. La théorie linguistique de l'énonciation permet de traiter ensemble les différents niveaux sur lesquels portent les variantes. Il est ainsi possible de les envisager les unes par rapport aux autres et de donner du sens à leurs enchaînements.

## 2. Le langage en apprentissage : études génétiques de manuscrits d'écoliers

La méthodologie de la génétique textuelle, ainsi que ses principes théoriques issus de la linguistique énonciative, ont été utilisés dans le cadre de recherches sur l'écriture d'élèves d'école élémentaire et de collège. Ces recherches s'appuient sur des corpus « écologiques » et constituent un apport original et riche qui nuance, sans les invalider, certains principes régissant aujourd'hui la didactique de l'écriture.

### 2.1. Une « entrée dans l'écriture » : les brouillons d'écoliers

La première recherche de grande envergure sur les traces de l'écriture des élèves a été effectuée par Fabre (1987) à partir de 300 brouillons manuscrits produits entre le Cours Préparatoire et le Cours Moyen 2. L'auteur postule que toute rature est métalinguistique, au sens où la rature « travaille sur un discours déjà là » (Rey-Debove (1982, p. 111)). Le titre de sa thèse d'Etat (*Les Activités métalinguistiques dans les écrits scolaires*) dit assez sa préoccupation de lier l'activité de production d'un discours donné, le texte, à une réflexion sur la langue. A partir de l'exemple d'une double modification : formelle d'abord, (*pege*→*perge*, mis pour *piège*) puis lexicale (*perge*→*trou*), Fabre (1987) montre que

*« Dans les deux cas, le scripteur marque une comparaison (identification partielle), soit entre deux manifestations du signifiant, soit entre deux signes existant dans la langue. Dans l'un et dans l'autre, il a établi des rapports paradigmatiques et a cessé de traiter une unité comme invariante. [...] C'est cette incursion dans l'axe du "système" qui fait sortir la rature du plan du langage "premier", de dénotation, et relève de la fonction métalinguistique : traitement du signifiant seul, modification de la relation signifiant/signifié, concurrence entre deux signes du système... »* (p. 47 ; je souligne).

A partir de cette position théorique, l'étude cherche à cerner les modalités de l'activité métalinguistique des enfants à travers les différentes opérations d'écriture et leur répartition selon l'âge et le niveau des scripteurs. Ainsi, Fabre (1987) a croisé les différents types d'opérations (ajouts, suppressions et remplacements, le déplacement étant presque absent des copies d'écoliers), avec les unités sur lesquelles portent les opérations (graphie, mot, syntagme, proposition, phrase...). Il en ressort que le remplacement est majoritairement le lieu d'hésitations d'ordre linguistique (orthographe, syntaxe), alors que l'ajout et la suppression marquent souvent un tâtonnement sur une expression référentielle. Une des caractéristiques principales des ratures recensées est le grand nombre d'opérations portant sur la graphie. En rupture avec l'approche dominante en didactique qui tend aujourd'hui, même si ce mouvement est en voie de résorption, à reléguer les préoccupations orthographiques à un second plan pour privilégier, au moment de la relecture des textes, des changements de portée plus large, Fabre (1987) conclut au *caractère fondateur, dans le métalangage enfantin, des variantes du niveau orthographique* :

*« si l'écriture se pratique comme un tout, il importe de ne pas mésestimer le signifiant graphique, certes souvent survalorisé en situation scolaire : des continuités peuvent exister entre les modifications "superficielles" et celles qui le sont moins. [...] Plutôt que d'évacuer les ratures orthographiques comme extérieures aux fonctionnements "profonds" de l'écriture, nous croyons qu'il serait pertinent d'éclairer davantage leur liens avec ceux-ci, et de poser comme hypothèse large que la "conscience du texte" [...] bute ou prend appui sur la mise en graphie. »* (p. 579 – je souligne).

Le recensement des ratures montre en outre que plus les scripteurs avancent en âge, plus des ratures se multiplient en des points précis du texte : l'activité de substitution, qui correspond à une recherche d'énoncés possibles, à un endroit donné, se densifie au cours de la scolarité. Autrement dit : les ratures augmentent en même temps que le savoir écrire. Fabre (1991) remarque en même temps une évolution quant à la nature des ratures : les suppressions et les remplacements tendent à diminuer au profit des ajouts. Ainsi « se dessine une évolution

*qui peut aller dans le sens d'un nouveau rapport à l'écrit : celui-ci paraît traité comme totalité signifiante, et non plus seulement comme réalisation fautive à corriger. »* (p. 45).

## 2.1. Ecriture ordinaire, écriture littéraire

Un des intérêts majeurs de l'analyse de Fabre (1987) est le lien fait entre des théories habituellement dévolues aux écrits littéraires et un corpus de manuscrits d'écoliers : l'auteur envisage par exemple la rature comme marquant

*« le rapport mouvant des scripteurs au système de la langue et à la genèse de leurs discours. En tant qu'opérateurs de correction, de comparaison, et de signification, ces ratures témoignent de la conscience linguistique des enfants, puisque le signe linguistique y est traité comme une variable dont chacun des constituants est altérable. »* (p. 575).

Dans une perspective similaire, Lamothe-Boré (1998) a travaillé à partir de brouillons de textes fictionnels à l'école primaire à partir de la question suivante :

*« Malgré les contraintes – génériques, textuelles, linguistiques et discursives – qui pèsent de tout leur poids sur les productions écrites scolaires, est-il possible de suivre l'itinéraire original de ces jeunes scripteurs et de faire émerger leur « style » avec autant de légitimité qu'on le fait pour les brouillons d'écrivains ? Ce qui est en jeu est donc le travail d'écriture comme activité commune, dans sa ressemblance et dans ses différences avec ces scripteurs exceptionnels que sont les écrivains. »* (p. 12)

Pour tenter de répondre à ces questions, Lamothe-Boré (1998) refuse de réduire les écrits scolaires à des réponses automatiques aux sollicitations des enseignants. Comme les analyses de la critique génétique, son étude privilégie la part individuelle du travail d'écriture. Cette notion était déjà centrale chez Fabre-Cols (2002) :

*La "part personnelle des sujets scripteurs dans l'écriture et la réécriture paraît irréductible aux quantifications. Il nous semble fondamental de la garder en mémoire, comme limite des généralisations et interrogation permanente, lors de toute interprétation." (p.170).*

Lamothe-Boré (1998) affirme le point commun irréductible entre brouillons ordinaires et manuscrits littéraires. Dans tous, on observe *« une activité de langage qui consiste à revenir sur le « déjà là » pour le modifier, quelle que soit la nature de la modification. »* (p. 14). Cette caractérisation *a minima* de l'intersection entre champ littéraire et champ scolaire inscrit leur étude dans l'approche linguistique de Fabre-Cols (2002), selon laquelle

*« la reformulation lexicale ou phrastique illustre à la fois la propriété qu'a le langage de proliférer sur lui-même, le fonctionnement métalinguistique dans les brouillons et la construction progressive de la signification à travers les comparaisons et essais de réécriture. »* (p.61).

Aborder les brouillons d'écoliers sous l'angle d'une « construction progressive de la signification à travers les comparaisons et essais de réécriture », c'est se situer dans une perspective énonciative d'approche du sens. C'est aussi postuler que son émergence est inséparable de l'écriture même. Nonobstant la planification préalable et le degré de précision avec lequel un scripteur anticipe le texte à venir, l'activité d'écriture, dès le Cours Préparatoire, est le lieu d'essais de réécriture qui font que, pour paraphraser Simon (1986), le résultat n'est jamais réductible à l'intention :

*"Lorsque je me trouve devant la page blanche, je suis confronté à deux choses ; d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouve en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont en quelque sorte se cristalliser. Et tout de suite, un premier constat : c'est qu'on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écrire, mais bien, ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, au présent de celui-ci, et résulte, non d'un conflit entre le très vague projet initial et la langue, mais au contraire d'une symbiose entre les deux qui fait, du moins chez moi, que le résultat est infiniment plus riche que l'intention." (Simon, 1986).*

### 3. L'observation on line de l'écriture : une approche linguistique

Dans la perspective des travaux présentés plus haut, j'ai moi-même analysé l'écriture d'élèves de Cours Moyen 2, recueillie cette fois sur traitement de texte (Doquet-Lacoste, 2003). Les élèves écrivent directement à l'ordinateur. Le logiciel, *Genèse du texte* (édité par l'Association Française pour la Lecture ; site internet : [lecture.org](http://lecture.org)) enregistre puis restitue chronologiquement toutes leurs opérations d'écriture, ainsi que les pauses. Il reconstitue l'ensemble de l'écriture, en temps réel ou en accéléré, et permet de s'arrêter sur les moments intéressants. Le matériau obtenu présente l'avantage de rétablir exactement l'ordre et le rythme des opérations, ce qui n'est pas le cas des brouillons papier. Avec ce logiciel, le spectateur-lecteur assiste au film de l'écriture en mouvement, qu'il n'est plus besoin de reconstituer mentalement pour se l'imaginer. C'est un matériau foisonnant, puisqu'y figure l'ensemble des traces, temporelles et spatiales, de l'écriture des élèves. De ce foisonnement vient la difficulté à traiter le matériau qui, mouvant toujours, semble échapper sans cesse à l'analyse.

#### 3.1. Le cadre théorique global : la linguistique énonciative

J'ai abordé ce matériau neuf avec l'idée d'observer dans quelle mesure, chez les élèves aussi, l'écriture peut être une activité d'auto-nourrissement, comme c'est le cas - les témoignages et les analyses en attestent - chez les écrivains. Il ne s'agit pas de confondre écriture scolaire et écriture littéraire mais de questionner l'étanchéité admise entre ce que je considère comme deux versants bien différents d'une activité commune. La question est alors de savoir comment déceler, dans les allers et retours du curseur au sein du texte, dans les modifications au déjà écrit comme dans les élans scripturaux de continuation de l'écrit, ce qui permettait d'alimenter l'hypothèse selon laquelle l'écriture est fondamentalement interaction entre le scripteur et la langue, l'un et l'autre jouant un rôle, son rôle, dans la constitution du texte.

*Première réponse* : si l'écriture s'auto-nourrit, c'est en particulier parce que le scripteur s'appuie sur ce qu'il a déjà écrit pour effectuer des modifications et continuer son texte. Dès lors, il faut questionner l'activité scripturale qui n'est pas, loin s'en faut, réductible à la production de langage écrit :

*« l'auteur est à lui-même son premier lecteur, dans deux étapes génétiques différentes : il est probable qu'il y a un certain nombre de relectures partielles de fragments textuels courts dès leur achèvement et avant que ne s'amorce la suite de la production textuelle. Et il est sûr qu'une fois la totalité du texte achevée, l'auteur procède à une relecture d'ensemble. Il effectue des corrections au cours de ces deux étapes. D'un point de vue génétique, l'auteur est donc successivement scripteur, lecteur-scripteur, et lecteur. »* (Grésillon & Lebrave, 1984, p. 99).

L'écriture est décrite ici comme un processus d'échange entre deux entités dont la même personne, l'auteur, assume tour à tour les fonctions de producteur et de récepteur de l'énoncé. Cette dualité permanente du scripteur à l'œuvre est la condition de la dynamique de l'écriture. Dans cette perspective, les ratures, qui correspondent toujours à un retour métadiscursif du scripteur sur son texte, sont vues comme le lieu de l'interaction entre le scripteur, la langue et l'énoncé textuel qu'il a commencé à produire (Hayes & Flower, 1980). C'est dire que les multiples retours du scripteur dans son énoncé, qui n'ont pas, sur traitement de texte, l'allure de ratures mais n'en sont pas moins les traces de sa réflexion sur et avec la langue, vont intéresser l'analyse. Les ratures sont des manifestations de l'activité métadiscursive. On les observera donc à la fois en fonction de leur objet et, c'est la spécificité de ce travail permise par la reconstitution *on line*, de leur contexte. Une modification peut se



produire immédiatement après la scription de l'énoncé qu'elle affecte ou bien en différé. Elle peut avoir lieu à proximité du lieu d'écriture ou bien à distance, nécessitant alors un déplacement du curseur qui lui-même suppose une relecture globale de l'écrit.

*Deuxième réponse* : comme toute production langagière, l'écriture travaille le rapport individuel du scripteur à la langue. Ce rapport, constitutif de l'identité du sujet, est envisagé ici dans la tradition linguistique qui, à la suite de Saussure, pose la langue comme irréductible au réel extralinguistique :

*« tout l'effort de Saussure avait été, au rebours des évidences du sens et de la communication, de dégager, d'extraire le réel, non évident, de la langue comme forme. »* (Authier-Revuz, 1995, p. 52).

De quoi est-il question ici ? Certainement pas de nier l'importance des soucis communicationnels dans l'écriture, qui demeure – même quand elle est, comme à l'école, commandée et ne s'adresse qu'au maître – le fruit d'une intention du scripteur sur son lecteur. Toute production langagière, fondamentalement et incontestablement adressée, s'effectue dans un contexte donné. Ces deux caractéristiques jouent sur l'énoncé un rôle crucial. Reste que c'est à la langue que l'énonciateur a affaire, la langue dans son ordre propre, et que c'est de cette langue qu'il constitue son énoncé. L'écriture en acte est une confrontation sans cesse réitérée à l'écart en la langue et le réel, les mots et ce qu'ils désignent. C'est sur la matérialité des formes produites que je me suis appuyée pour analyser, chez les scripteurs débutants dont j'ai enregistré l'écriture, les modes de constitution des textes.

### **3.2. La chronologie : un indicateur du trajet de l'écriture**

Le matériau obtenu m'a permis, dans un premier temps, de dégager des "modes d'écriture". Certains scripteurs semblent sérier les tâches d'écriture et en gérer séparément les différents aspects tandis que d'autres attaquent de front l'écriture dans toutes ses dimensions.

*Dans le premier mode*, nommé « mode de l'accumulation », l'écriture comporte deux phases :

- Phase 1 : le scripteur commence par accumuler du texte pratiquement sans retour en arrière de plus de deux lignes. Il travaille constamment dans la proximité du lieu de l'écriture. Les pauses, si elles sont présentes, n'attestent donc pas de relecture globale du texte puisqu'on n'observe aucun déplacement d'envergure.
- Phase 2 : le scripteur se relit, parfois plusieurs fois, et effectue des modifications. Ces modifications sont en majorité des remplacements portant sur des graphèmes. C'est surtout l'orthographe qui est modifiée ici, mais pas seulement. L'activité menée dans cette phase est très variable. Il arrive que les scripteurs se cantonnent à corriger l'orthographe, mais parfois les modifications ont des incidences sémantiques assez fortes. Dans tous les cas pourtant, le texte est globalement constitué à la fin de la première phase d'écriture.

On pourrait distinguer dans ces phases la domination d'un des processus mis au jour par Hayes et Flower (1980), comme si ces processus, au lieu d'interagir, se produisaient en des temps différents. Avant le début de la scription (planification mentale), au moment de la production de premier jet (mise en texte des idées réunies), dans la deuxième période de l'écriture, marquée par les allers et retours dans le texte (relecture et modifications, qui sont les traces de la révision). Nous verrons par la suite que ces premières interprétations nécessitent d'être nuancées.

Dans le *second mode*, nommé « mode de la récurrence », on observe au contraire un retour constant dans le déjà écrit, et ce, dès le début de l'écriture. Ayant écrit la phrase A, le scripteur entame la phrase B, revient en A pour la modifier, puis continue B. Ce comportement qui, pour être moins fréquent que le premier dans mon corpus, n'en est pas rare pour autant, suggère que le retour dans le texte est une étape ordinaire de la poursuite de l'écriture. De ce fait, l'interaction des processus de planification, mise en texte et révision est beaucoup plus nette. La révision, en particulier, paraît constante, puisqu'à tout moment interviennent ses traces, manifestées par les modifications dans le déjà écrit.

Diverses observations ont fait émerger des éléments distinctifs entre les modes d'écriture de l'accumulation et de la récurrence. Le premier se caractérise par une écriture où se projette le devenir du texte et où la planification semble primer, le second par un travail constant dans le déjà écrit à travers lequel les aspects les plus globaux du texte vont se mettre en place. Dans ce dernier apparaît nettement la concomitance de plusieurs niveaux de préoccupations scripturales (orthographe, lexique, syntaxe...) et les incidences des uns sur les autres. Claudine Fabre avait déjà mis en évidence deux "*conduites de constitution du texte*" qui s'opposent en particulier par "*la distinction des tâches dans l'écriture*" : dans la première, le scripteur « *ne fragmente pas les difficultés de l'écriture et les attaque indistinctement dès la prise de notes* » ; dans la seconde, il « *distingue, semble-t-il, entre plusieurs visées : noter, trouver les choses à dire et leur ordre ; écrire et exprimer ; relire et revoir ; relire et copier sous une forme plus ou moins définitive.* » (Fabre-Cols, 2002, pp.163-165). Vu la différence de support d'écriture, il est difficile de faire correspondre exactement les observations mais elle sont ici plutôt convergentes.

On peut donc distinguer, à partir du corpus présenté ici, deux attitudes assez différentes : l'une qui anticipe plutôt l'écrit à venir, l'autre qui s'appuie plutôt sur l'écrit déjà là. S'impose alors une question centrale : comment ces modes d'écriture sont-ils distribués ? S'agit-il d'un effet des consignes scripturales ou relèvent-ils de l'individu scripteur ? Il semble que les deux paramètres se mêlent.

Une corrélation apparaît tout d'abord entre modes et consignes d'écriture. Par exemple, toutes les narrations de souvenirs que j'ai étudiés ont été écrites sur le mode de l'accumulation (consigne : *raconte ton meilleur souvenir de l'école primaire*). Les étapes de restitution linéaire du souvenir et de relecture et modifications du texte sont nettement marquées et semblent suivre le cheminement suivant : [j'identifie le souvenir que je veux raconter (toutes les reconstitutions s'ouvrent par une pause assez longue, de 2'30 à 10'), je le raconte par écrit et jusqu'au bout (accumulation), je relis mon texte et je le modifie]. Vraisemblablement l'objet du texte, qui s'appuie sur un vécu que le scripteur doit d'abord se remémorer, même globalement, induit-il ce type de comportement : selon Fayol, la narration d'une expérience vécue est la tâche « *qui pose apparemment le moins de problème aux enfants parce que la récupération s'opère plus facilement pour les événements liés de manière chronologico-causale* ». (Fayol, 1996, p.22)

En revanche, quand il s'agit d'écrire un article pour le journal de l'école (consigne : *rédige pour le journal de l'école un article expliquant ce qu'est l'illettrisme pour inciter les lecteurs à s'intéresser à ce problème*), la répartition entre les modes semble presque aléatoire. Près de la moitié des reconstitutions relèvent du mode de la récurrence. Le fait que l'article soit explicitement adressé à de véritables lecteurs et comporte un enjeu fort semble, à l'analyse des modifications, jouer un rôle moteur dans la constitution du texte. Cinq scripteurs sur onze écrivent sur le mode de la récurrence. Pendant leurs allers et retours continus dans le texte, les modifications ayant trait au sens sont souvent analysables comme dérivant du

souci du lecteur : modalisation, reformulations atténuantes, ajustements d'ordre axiologique sur les termes visant à décrire les illettrés, changements de modalités énonciatives, etc. Il semble bien que l'objet de l'interrogation scripturale ne soit plus alors « qu'est-ce que je vais dire ? » mais « comment vais-je dire pour que mon lecteur comprenne et s'intéresse ? ». Ce questionnement est visiblement à l'œuvre dès le début de l'écriture pour les écritures récurrentes, ses marques les plus claires apparaissent plutôt en deuxième période pour les écritures accumulatives. De plus, le mode de la récurrence semble ici fortement lié à la consigne d'écriture.

Voyons maintenant la distribution individuelle des modes d'écriture. Quatre scripteurs ont écrit un récit de souvenir et un article de journal. Sur les quatre, deux conservent un mode d'écriture constant (l'accumulation), deux écrivent tantôt de manière accumulative, tantôt de manière récurrente. Cela signifie que, si l'on peut parler de modes d'écriture, il ne faut pas pour autant considérer que certains scripteurs sont des « accumulatifs », d'autres des « récurrents ». Ce mode de composition peut varier et seule des analyses précises permettent de mettre au jour des constantes individuelles. De plus, rien ne dit que les enfants de dix ans que j'ai observé à l'école s'y prendraient de la même manière dans un contexte différent ou encore à l'âge adulte. C'est pourquoi la typologie présentée ici doit être considérée avec prudence. Mais comme ces différences de trajets scripturaux sont avérées, il me semble utile de recommander à l'école de prendre en compte cette variété et, si possible, de favoriser sa mise en œuvre. On sait depuis longtemps qu'en travaillant les situations d'écriture, on agit sur les caractéristiques des textes. L'étude *on line* permet d'avancer que des éléments de la situation de production font varier, outre les textes, leur écriture, et c'est une des missions de l'école de permettre aux élèves de pratiquer cette activité selon ses modalités différentes.

### **3.3. Les pauses d'écriture : des indices de la réflexion métadiscursive**

Le matériau que livre *Genèse du Texte* fait apparaître les pauses ayant lieu pendant l'écriture. Sont indiquées toutes les pauses que le logiciel, effectuant un calcul du seuil de significativité pour chaque écriture, a classées comme significatives. La prise en compte de ces pauses permet de moduler le caractère schématique de l'opposition entre mode de l'accumulation et mode de la récurrence. Ils deviennent ainsi, au contraire de catégories étanches, des pôles entre lesquels oscille toute écriture.

J'ai indiqué plus haut que dans le mode de l'accumulation, la première partie de l'écriture s'effectuait sans les manifestations de relecture globale du texte que constituent les retours en arrière du curseur pour modification. Pourtant, rien ne dit que pendant la phase d'accumulation, certains scripteurs ne passent pas beaucoup de temps à se relire. Cette relecture ne laisse pas à l'écran de traces matérielles, tout au plus peut-on l'inférer des pauses marquées comme significatives. Si relecture il y a, on peut penser qu'elle produit des effets sur la suite de la production, le texte déjà écrit servant de base à ce qui s'écrit ensuite. Plusieurs configurations sont envisageables :

- la pause sert au scripteur à prévoir (planifier) la suite de son texte, sans relecture du (recours au) déjà écrit ;
- la pause sert au scripteur à relire ce qu'il a écrit et cette relecture fournit une base en cohérence avec laquelle il poursuit son écriture sans modifier son projet initial ;
- la pause sert à relire le déjà écrit et cette relecture modifie le projet initial.

L'examen attentif des reconstitutions d'écriture permet parfois, nous le verrons, de tabler de façon à peu près certaine sur une relecture pendant la pause. Dans ce cas, les opérations après pause, même si elles sont des opérations de continuation du texte, s'effectuent dans un cadre proche de celui des modifications du déjà écrit : relecture + opération. Est-ce à dire que continuer un texte, après l'avoir relu, revient à effectuer des modifications à l'intérieur de ce texte ? Je ne crois pas devoir aller si loin, mais le caractère métalinguistique inhérent aux modifications est certainement présent dans les pauses, et peut-être la réflexion sur l'écrit déjà là oriente-t-elle certaines opérations de continuation. Celles-ci sont vraisemblablement empreintes d'une réflexivité qui s'est exercée pendant la pause. Quand il relit, le scripteur est doublement attentif à son texte, les signes en eux-mêmes venant s'interposer, avec plus ou moins de force, sur le trajet qui mène au(x) sens. Ainsi, les opérations suivant des pauses – à moins que celles-ci ne soient consacrées à tout autre chose que le texte – sont chargées du trajet métadiscursif effectué par le scripteur à la relecture de son texte. Les pauses d'écriture seront donc considérées comme des indices de l'activité métadiscursive des scripteurs, tandis que les modifications du déjà écrit en sont des marques. Ceci permet de nuancer l'opposition entre mode de l'accumulation et mode de la récurrence. Lorsqu'on observe les pauses, on s'aperçoit que leur fréquence ne varie pas beaucoup selon le mode d'écriture. Tout au plus peut-on dire que, si toutes les narrations de souvenirs commencent par une pause, ce phénomène est minoritaire dans l'écriture des articles, ce qui semble indiquer que les souvenirs ont été planifiés globalement en début d'écriture tandis que les scripteurs se sont lancés plus rapidement dans la scription en écrivant leurs articles de journaux, sans doute parce que la consigne imposait un thème précis pour lequel ils n'avaient pas à fournir d'effort de mémoire, l'émission de référence ayant été vue quelques jours plus tôt.

Ce constat sur la répartition des pauses laisse penser que la réflexion métadiscursive, manifeste dès le début de l'écriture dans le mode de la récurrence, n'est pas absente de la première phase d'écriture dans le mode de l'accumulation. Malgré la linéarité de leur trajet scriptural, ce n'est pas sans contrôle que les scripteurs accumulent du texte. Dès cette première phase, l'écriture apparaît comme l'interaction entre le texte déjà là, le contenu à énoncer et la langue pour ce faire. Ceci conforte l'hypothèse, déjà émise par Authier-Revuz (1995), de ces retours sur l'énoncé produit comme rouages de l'énonciation. Loin de n'être que des scories qu'un apprentissage efficace conduirait à éliminer, la relecture, la réflexion, la modification du discours déjà écrit sont nécessaires à la poursuite de l'écriture. L'énonciation écrite a ceci de particulier que le temps de son effectuation et celui de la réception de l'énoncé sont disjoints. Cette caractéristique permet au scripteur de revenir à l'envi sur son écrit, avant de le donner à lire. Ainsi, le temps de l'écriture est comme dilaté, il est sans rapport, ni chronologique, ni duratif, ni rythmique, avec le temps de la lecture. Dans cette dilatation de l'énonciation s'ouvre l'espace du jeu réflexif entre le scripteur, son texte et la langue.

## **Conclusion**

Les divers travaux présentés ici témoignent de la filiation entre les premières recherches en génétique littéraire et les analyses de brouillons, manuscrits ou non, produits à l'école. Adopter la méthodologie forgée sur des corpus littéraires pour effectuer des investigations dans le champ scolaire était une gageure à la fois théorique et idéologique, tant est répandue l'idée que l'écriture des écrivains est sans commune mesure avec l'écriture ordinaire, l'écriture scolaire comportant une autre distinction, celle de l'apprentissage. Les approches linguistiques citées ici font apparaître que le fondement de l'écriture, confrontation-interaction entre un sujet énonciateur et la langue, traverse l'ensemble de la

pratique scripturale et que ni les élèves, ni les écrivains n'échappent à cette interrogation simultanée de leur discours en constitution et du système linguistique dans lequel il est produit. Cette interrogation, irréductiblement individuelle, est le lieu de l'écriture créatrice au sens d'activité par laquelle émerge quelque chose qui, sans elle, n'aurait pas existé. L'énonciation (se) joue dans l'hétérogénéité fondamentale du langage au monde évoquée par Authier-Revuz (1995) comme l'espace de la constitution du sujet :

« ce qui se joue dans la parole pour un sujet n'est pas qu'une affaire d' « habillage » de pensée et de « masque de parole » qu'il interpose entre lui et les autres, mais, ce qui, en lui, le fait être, dans sa singularité de sujet, comme être de langage » (p. 73).

Au-delà de l'*habillage* d'une pensée préexistante, l'écriture est le lieu même de l'expression de la singularité du scripteur et, inséparablement, de l'émergence de sa pensée. Le moment de l'apprentissage, caractérisé par des modes d'énonciation propres à ce stade de la construction langagière, n'échappe pas à ce jeu constitutif de l'être dans lesquels les écrivains s'immergent de façon opiniâtre et dont ils font le lieu de leur activité.

## Références

- Authier-Revuz, J. (1995). *Ces Mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire* (Tomes 1 & 2). Paris : Larousse.
- Bellemin-Noël, J. (1982). Avant-texte et lecture psychanalytique. In L., Hay, & P., Nagy, (Eds.), *Le texte et l'avant-texte* (pp. 161-166). Paris : CNRS & Budapest : Akadémiai Kiado.
- Debray-Genette, R. (1982). Génétique et théories littéraires. In L., Hay, & P., Nagy, (Eds.), *Le texte et l'avant-texte* (pp. 167-170). Paris : CNRS & Budapest : Akadémiai Kiado.
- Doquet-Lacoste, C. (2003). *Etude génétique de l'écriture d'élèves de CM2*. Thèse de Doctorat de Sciences du Langage, Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle.
- Fabre, C. (1987) *Les Activités métalinguistiques dans les écrits scolaires*. Thèse de Doctorat d'Etat ès Lettres, Université Descartes Paris V.
- Fabre, C. (1991). La linguistique génétique : une autre entrée dans la production d'écrits. *Repères*, 4, 49-58.
- Fabre-Cols, C. (2002). *Réécrire à l'école et au collège. De l'analyse des brouillons à l'écriture accompagnée*. Paris : ESF.
- Fayol, M. (1996). La production du langage écrit. In S. Plane, & J. David (Eds.), *L'Apprentissage de l'écriture de l'école au collège* (pp.9-36). Paris : PUF.
- Fuchs, C. (1981). Les Problématiques énonciatives : esquisse d'une présentation historique et critique. *DRLAV Revue de linguistique*, 25, 35-60.
- Fuchs, C., Grésillon, A., & Lebrave, J.-L. (1991). Ruminer Hérodias : du cognitif-visuel au verbal-textuel. In (Ferrer & Lebrave (Eds.) *L'Écriture et ses doubles, genèse et variation textuelle* (pp. 27-110). Paris : Edition du CNRS.
- Grésillon, A. (1994). *Éléments de critique génétique : lire les manuscrits modernes*. Paris : PUF.
- Grésillon, A. (1990) « Les manuscrits littéraire : le texte dans tous ses états », in Grésillon, A., Lebrave, J.-L., Viollet, C. (Eds.) *Proust à la lettre. Les intermittences de l'écriture*, p.15-42.
- Hay, L. (1985) « Du texte à l'écriture : le texte n'existe pas. », *Poétiques*, n°62.
- Hay, L. (1993) *Les Manuscrits des écrivains*. Paris : Hachette/CNRS.
- Hay, L. (2002) *La Littérature des écrivains. Questions de critique génétique*. Paris : Corti.
- Hayes, J. R., & Flower, L. S. (1980). Identifying the organization of writing processes. In L. W. Gregg, & E. R. Steinberg (Eds.), *Cognitive processes in writing* (pp. 3-30). Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.

- Lamothe-Boré, C. (1998). *Choix énonciatifs dans la mise en mots de la fiction : le cas des brouillons scolaires*. Thèse de doctorat de Sciences du Langage, Université Stendhal-Grenoble 3.
- Rey-Debove, J. (1982), « Pour une lecture de la rature », Fuchs, C., Grésillon, A., Lebrave, J.-L. et al. (Eds.) *La Genèse du texte : les modèles linguistiques* (p.21-72). Paris : CNRS.
- Simon, C. (1986) *Discours de Stockolm*, Paris, Minuit.